



**SUJET DE SPÉ. HLP
BAC GÉNÉRAL 2024
MÉTROPOLE**


**PREMIÈRE PARTIE
INTERPRÉTATION LITTÉRAIRE :**

“QUELLES VIOLENCES CE POÈME DIT-IL ?”

Thèmes à traiter : L'humanité en question – Histoire et violence

Analyse du sujet : La question invite à identifier les différentes formes de violences présentes dans le poème d'Aragon. En creux, il convient d'identifier les ressources littéraires qu'utilise le poète pour dénoncer ces violences.

Enjeu(x) du sujet : Le poème raconte le passage d'un convoi de prisonniers de guerre allemands durant la Première Guerre mondiale. La violence présentée n'est pas nécessairement celle des champs de bataille mais plutôt le sort réservé par les villageois français à ces hommes déjà éprouvés par la guerre. Le poète utilise alors un registre pathétique pour dénoncer l'humiliation subie par les prisonniers afin d'émouvoir le lecteur. Les trois premiers vers présentent l'histoire racontée comme vraie (« Je me souviens C'était je crois ») et laissent entendre très clairement la dimension critique du poème : « Je ne savais pas qu'on pût traiter ainsi des êtres humains ».



Problématique : En quoi ce poème présente-t-il un regard nouveau sur les violences de la guerre ?

○ I-LE RÉCIT PATHÉTIQUE DES VIOLENCES DE LA GUERRE

A. La dureté de la vie au front

Idée : Aragon cherche à apitoyer le lecteur en lui présentant des hommes ayant souffert à la guerre.

Argument(s) : Pour cela, il multiplie les procédés renvoyant au registre pathétique afin de nous présenter les prisonniers allemands comme des victimes et non pas comme des ennemis. Ainsi, il renvoie à la violence sur le front et dans les tranchées, qui elle, est valable à la fois pour les allemands et les français.

Exemple(s) : « Ils ont la tête qui retentit toujours des tirs de barrage / Et trop de poux qu'on leur permette de dormir dans le fourrage » (v.26/27) : Bien qu'ils ne soient plus au champ de bataille, les soldats semblent traumatisés par l'expérience des combats. Dans ces deux vers, les adverbes « toujours » et « trop » permettent d'insister sur la permanence de la guerre : les traces sont toujours en eux et sur eux. Ainsi, la guerre n'est pas quelque chose que l'on peut laisser derrière soi, les traces étant autant physiques (« les poux » ou le teint « couleur des murs » v.19) que psychologiques (les tirs entendus en continu, même à l'issue des combats).

B. Les difficultés des civils

Idée : La violence de la guerre a également une influence sur les civils.

Argument(s) : En effet, le départ des soldats à la guerre laisse un vide dans les villages, à la fois affectif et économique. Aragon le



souligne dans la fin du texte, comme pour justifier la cruauté des Français présentée dans la première moitié du poème.

Exemple(s) :

- - « On a des morts dans la commune on les remplacera comment » (v.39) : ce vers pourrait se lire comme une phrase au discours indirect libre qui soulève la détresse des villageois qui ont besoin de main d'œuvre pour survivre. Faire entendre la voix de cette personne à travers la plume du poète renforce la dimension pathétique puisque la prise de parole est présentée sans intermédiaire et donc plus touchante.
- « Avec tous ceux qui sont partis on prendrait bien des Allemands » (v.42) : cette remarque semble empreinte de cynisme et rappelle l'absurdité de la guerre : après avoir voulu se débarrasser de l'ennemi par la guerre, on est contraint à le faire revenir pour remplacer les français morts.

II. UNE VIOLENCE NOUVELLE : CELLE EXERCÉE PAR LE PEUPLE

A. Une dimension spectaculaire et humiliante

Idée : La violence exercée par le peuple se joue dans son attitude vis-à-vis des prisonniers.

Argument(s) : En effet, le comportement des badauds est déplacé puisqu'ils se réunissent pour assister à une scène pathétique comme s'il s'agissait d'une curiosité ou d'une fête populaire. Cela est particulièrement humiliant pour les prisonniers qui apparaissent alors comme des bêtes de foire.

Exemple(s) :

- « Et les voilà chargés de poussière et d'humiliation » (v.15) : le zeugme permet de rapprocher l'humiliation vécue avec la poussière qui est omniprésente sur ces routes et recouvre les soldats. Ce rapprochement pourrait indiquer à quel point l'humiliation est grande et « couvre » ces hommes, au même



titre que la poussière.

- v.4 à 14 : description de la population venue voir le passage des soldats : l'excitation touche toutes les classes sociales (« les paysans », « les villégiateurs », « les bourgeois », les « enfants », « les pêcheurs »). L'euphorie est donc collective, c'est jour de fête. Cette dimension de spectacle s'oppose au dénuement des prisonniers et a donc un aspect humiliant : on est venu avec joie et sur son 31 pour célébrer le malheur des autres.

B. L'exil

Idée : Le poète insiste à plusieurs reprises sur la douleur de l'exil pour ses prisonniers.

Argument(s) : Envoyés en France pour travailler, ces soldats sont en véritable exil, loin de l'Allemagne qu'ils connaissent. Cet éloignement peut également être vécu comme une forme de violence car il s'agit d'une véritable perte de repères et d'une source d'angoisse : on ne sait pas où l'on va ou quand l'on rentrera.

Exemple(s) :

- « Ce pays qui n'a que des bornes kilométriques pour eux » (v.23)


- « Ils ont marché marché marché » (v.33 et 34) + « Et sans savoir où ils allaient ils ont marché marché marché » (v.36) :

- « Les pieds et la mémoire en sang rêvant la Saxe ou le Schlesvig » (v.35)

C. La déshumanisation

Idée : En raison des violences vécues lors de la guerre et de celles du convoi, les prisonniers semblent déshumanisés.

Argument(s) : Tout au long du poème les prisonniers sont



présentés comme des soldats qui ne sont plus véritablement des hommes tant la guerre les a rompus. De plus, l'attitude du peuple tend également à les déshumaniser en les rapprochant d'animaux.

Exemple(s) :

- « le pas rompu, le visage étrangement sans expression » (v.18) : les stigmates de la guerre apparaissent ici. L'absence d'expression témoigne bien de la perte de l'humanité car c'est la richesse des émotions qui singularise l'homme. L'adverbe « étrangement » renforce cette idée.


- « Ils ne sont que des prisonniers que l'on achemine à pied d'œuvre » (v.32) : la négation restrictive enlève toute humanité aux soldats car ils sont réduits à leur état de prisonniers. L'utilisation du pronom indéfini « on » renforce cette absence d'humanité : ils ne semblent guidés par personne mais marchent à la suite d'une entité vague.

- « troupeau confus » (v.16) : la métaphore du troupeau permet l'animalisation : les prisonniers sont transformés en bêtes de somme.

- « Des fermiers tâtent leurs mollets pour voir si c'est du bon bétail » (v.38) : on retrouve à la fois une métaphore des prisonniers peints comme du « bétail », ce qui participe également de l'animalisation, et une synecdoque du mollet qui permet d'estimer la valeur physique d'un homme. Au-delà de l'animalisation, les prisonniers sont donc réduits à une masse musculaire, sans prise en considération de leur éthos.

Conclusion :

Ainsi, la scène présentée apporte un regard nouveau sur les violences de la guerre : au-delà de celles des combats et de la difficulté de la vie dans les tranchées, Aragon nous peint une violence qui aurait pu être évitée, celle humiliante des Français observant le convoi de prisonniers comme s'ils étaient à une fête populaire, les transformant ainsi en bêtes de foire. L'écart souligné par le poète entre richesse et dénuement, liberté et asservissement renforce la dimension pathétique du texte et nous offre un regard différent sur les Allemands qui




n'apparaissent alors plus comme des ennemis mais bien comme des prisonniers émouvants. Le poète souligne donc avant tout l'humanité des soldats : au-delà de leur nationalité et de leur camp, chaque combattant est avant tout un homme qui souffre d'un conflit qu'il n'a ni décidé, ni voulu. Dans la suite de son autobiographie poétique le Roman inachevé, Aragon poursuivra la dénonciation des violences engendrées par les deux Guerres mondiales.

DEUXIÈME PARTIE : ESSAI PHILOSOPHIQUE

“PEUT-ON PERDRE SON HUMANITÉ ?”

Thème à traiter : La question de l'essai proposée se situe pleinement dans le second thème du programme de THLP, « L'Humanité en question ». Plus précisément, il s'inscrit dans les entrées « Histoire et violence » (avec le texte littéraire étudié notamment) ainsi que « L'humain et ses limites » s'agissant alors d'une perspective où l'homme friserait (par ses comportements ou les transformations qu'il impose à son corps) l'inhumanité. Dans une moindre mesure, mais dans une perspective pouvant se révéler féconde, le thème du premier semestre « La recherche de soi » peut être mobilisé. Avec l'entrée « Éducation, transmission et émancipation », le propos peut s'orienter sur l'acquisition ou la déperdition d'humanité que la formation reçue par l'individu peut engendrer (éducation ou tradition). Avec « Les métamorphoses du moi » enfin, une réflexion sur la conscience du sujet s'observant privé d'humanité est envisageable. Les connaissances envisagées en première au second semestre avec « Les représentations du monde » peuvent aussi être pertinentes.

Analyse du sujet : Le sujet implique d'abord une réflexion sur la possibilité et l'autorisation. « Peut-on » a en effet deux



significations qui doivent être envisagées dans ce sujet : « est-il possible... ? » (question logique) et « est-il permis de... ? » (question morale).

Perdre quelque chose signifie être privé de cette chose, ce qui suppose qu'on la possédait auparavant. Biologiquement, l'humanité de l'homme est incontestable. Il est cet animal bipède, doté de mains et d'une conscience réflexive : caractéristiques de l'espèce à laquelle il appartient par essence donc. Il ne paraît par conséquent pas possible pour l'homme de voir disparaître ce qui fait qu'il est un cas de son espèce.

Néanmoins, l'inhumanité existe bel et bien, en particulier dans le domaine de la morale : combien d'êtres humains pouvons-nous qualifier de monstres par leurs actes immoraux ? Combien d'hommes se sont vus déshumanisés par leurs « pairs » ? Au-delà des caractéristiques propres à l'espèce humaine, appartenir à l'humanité suppose donc d'exercer son esprit et de se comporter moralement puisque nous en sommes capables. La disposition du Logos, soit la parole rationnelle en Grec, semble nous distinguer des autres animaux. En faire mauvais usage ou en être destitué se présente alors comme la marque fondamentale d'une déshumanisation. Evidemment, les conséquences sont de taille pour l'humanité elle-même. En me comportant mal avec l'autre, j'agis de façon inhumaine. En négligeant sa capacité à être un sujet, je lui arrache son humanité, altérant ainsi ce que nous avons en commun soit l'humanité. La question de l'autorisation prend ici son sens : est-il moralement acceptable de perdre ou d'ôter à l'autre son humanité ?

Problématique : Comment l'homme, appartenant par essence à l'humanité, pourrait-il s'en voir dépourvu par sa propre volonté ou celle d'autrui ?



I. LA PRIVATION DE L'HUMANITÉ PAR LES CIRCONSTANCES : LE LOGOS ARRACHÉ

1. L'on peut perdre son humanité sous la contrainte sociale ou politique

Idée : Lors même que la société se définit comme un ensemble d'êtres humains interagissants et la politique comme l'activité permettant de réguler de manière institutionnalisée leurs interactions en vue du bien commun, ces cadres peuvent parfois confisquer le Logos des êtres humains concernés.

Argument(s) : La perpétuation d'une privation d'humanité apparaît alors comme une contrainte exogène (exercée de l'extérieur) par le système social et/ou politique dans lequel l'individu se situe. Ici, le cas de la guerre peut être envisagé, eu égard au texte, mais l'embrigadement et la violence des systèmes totalitaires constituent également des perspectives intéressantes.

Référence(s) / Exemple(s) :

Louis Aragon, *Le Roman inachevé*, 1956

L'écrivain partage, dans le texte proposé, ses émotions quant au sort des prisonniers allemands pendant la Première Guerre mondiale, ceux visiblement réquisitionnés pour construire une digue des Côtes d'Armor en Bretagne. La lutte est finie mais ses conséquences sont bien visibles : ces soldats ne paraissent plus être des hommes. Le conflit, avec ses combats et la violence qu'il suppose, a ôté aux prisonniers leur humanité. Ils sont ainsi décrits comme des animaux qui marchent sans réflexion, privés de l'usage de leur parole, et dont on scrute les caractéristiques propres au travail (comme des bêtes de somme).

« Troupeau confus les boutons arrachés aux capotes de terre »

« Sans armes sans ceinturons enroutés à force de se taire »

« le regard égaré des fauves »

« Et trop de poux qu'on leur permette de dormir dans le fourrage »

»

« comme des mouches »





« Des fermiers tâtent leurs mollets pour voir si c'est du bon bétail. »

2. L'on peut perdre son humanité sous la contrainte de l'autre sujet

Idée : Être prisonnier ou esclave consiste à ne plus pouvoir disposer de sa conscience réflexive à sa guise. Se profile alors l'altération de l'humanité de ces êtres sous une contrainte toujours externe mais exercée directement par un autre sujet cette fois.

Argument(s) : Dans les deux cas évoqués, c'est la possibilité de choisir ses propres fins en se projetant dans le futur qui est ôtée à celui qui est assujéti. Le prisonnier de guerre obéit aux vainqueurs, l'esclave à son maître. Or, si l'humanité consiste dans l'usage du Logos en vue d'exercer sa liberté de choisir, nous voyons combien ces types de relations impliquent par la soumission et l'objectivation des individus leur déshumanisation.

Référence(s) / Exemple(s) :

Hegel, la dialectique du maître et de l'esclave

L'esclave est soumis au maître, il lui obéit et devient ainsi pour celui-ci une sorte d'objet qu'il pourra instrumentaliser. Parce que l'esclave se voit destitué de son libre-arbitre, le voilà privé de liberté, et, de fait, de ce qui constitue son humanité : exercer son Logos, mettre sa rationalité au service de ses propres fins. (Nous pouvons noter néanmoins qu'in fine, pour voir sa propre conscience de soi reconnue par l'esclave, le maître ne peut que le reconnaître comme un sujet à son tour).



II. CELUI DONT LES ACTES DÉSHUMANISENT L'AUTRE SE DÉSHUMANISE LUI-MÊME : UNE PERTE RÉCIPROQUE MORALEMENT INQUIÉTANTE

○ 1. Perdre son humanité peut-être un choix

Idée : Conformément à ce que nous venons de voir, celui qui agit sciemment contre l'intérêt de l'autre sujet n'use pas convenablement de sa disposition naturelle à la moralité. En négligeant l'humanité d'autrui (dans les fins qu'il peut se donner), en commettant des actes qui ne paraissent pas pouvoir être ceux d'un être rationnel, il se fait monstre.

(Une autre perspective pourrait envisager ici la question transhumaniste dont les défenseurs souhaitent transformer leur corps naturels en l'augmentant grâce aux technologies).

Argument(s) : Le monstre moral, celui qui choisit de ne plus voir ses congénères comme des êtres humains ne semble plus appartenir à l'espèce humaine en ce qu'il agit sous l'effet de ses passions, à l'instar d'un animal, ou sans aucune émotion. Dans les deux cas, il est dépossédé de conscience morale. Une nouvelle fois, le Logos fait défaut, non seulement aux potentielles victimes (si elles sont humaines) mais encore à celui qui perpétue ces actes vils. Cela lui vaut d'être qualifié de "monstre", comme si son absence de sens moral le destituait de son humanité pour en faire un hybride auxquels ses pairs refusent de s'identifier.

Référence(s) / Exemple(s) :

Thérèse Desqueyroux, François Mauriac, 1927

La protagoniste a empoisonné son mari de façon volontaire parce qu'elle se sentait étriquée dans sa vie maritale. Elle ne nie pas son crime mais cherche à s'en expliquer et la froideur qu'elle manifeste dans ses tentatives d'exposition, son insensibilité au crime commis, la rendent parfaitement monstrueuse. Elle a choisi d'agir ainsi, de façon quasi-mécanique, de façon absolument inhumaine.



2. Faire perdre à l'autre son humanité altère l'entièreté de l'humanité

Idée : L'humanité n'est pas un concept qui peut être séparé des individus la composant. Chacun d'entre nous est porteur d'humanité, en se montrant inhumain ou en niant l'humanité de l'autre, c'est une déperdition générale d'humanité qui s'opère.

Argument(s) : Pas d'humanité sans êtres humains, nous partageons ce mode d'être (biologique, métaphysique et moral), et par le fait, chaque perte d'humanité individuelle est une perte pour l'ensemble des hommes. Ainsi, ceux qui déclarent irréalité l'humanité de leurs semblables (dans toutes les formes de xénophobies par exemple) abîment l'entièreté de l'humanité. Ce faisant, ils se comportent exactement comme ceux qu'ils veulent évincer du genre qu'ils considèrent comme le leur de façon exclusive : l'humanité.

Référence(s) / Exemple(s) :

Sartre, L'Existentialisme est un humanisme, 1946

Pour Sartre, c'est la responsabilité liée à notre inéluctable humanité qui fonde moralement l'angoisse que nous devons affronter (le vertige procuré par la multiplicité des possibilités qui s'offre à chacun d'entre nous dans le choix). En répondant de nos actions, nous répondons de l'Homme lui-même : « Je suis responsable pour moi-même et pour tous (...) en me choisissant, je choisis l'homme ».

Claude Lévi-Strauss, Race et histoire, 1952

« En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus "sauvages" ou "barbares" de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie ». Refuser l'humanité à autrui, c'est ainsi renier sa propre humanité. Ceci est manifeste dans l'œuvre cinématographique Des hommes et des dieux de Xavier Beauvois (2010) portant sur l'assassinat des moines de Tibhirine en Algérie en 1996. C'est en effet la raison pour laquelle le Père Christian prie pour le Salut de l'âme du chef du groupe terroriste, et ce, en dépit des



crimes que celui-ci a commis (contre l'humanité). Nous devons éviter d'altérer l'humanité qui se trouve incarnée en chacun de nous, pour l'autre et pour nous-mêmes.